



Jean-Marie Gustave Le Clézio dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Le Nobel, ce n'est pas marqué sur mon front, et je crois que ça n'a pas beaucoup influencé ma vie intérieure !

JÉRÔME COLIN : Bienvenue.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Merci.

JÉRÔME COLIN : Dites-moi, on va où ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Eh bien, où vous voulez.

JÉRÔME COLIN : Ah c'est bien ça ! J'avoue de temps en temps aimer la contrainte mais... ça me va aussi. Vous êtes mon premier Prix Nobel.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je suis très content de le savoir.

JÉRÔME COLIN : Le Prix Nobel c'est toujours plus impressionnant pour les autres que pour soi-même, non ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui c'est... c'est une casquette qu'on porte pendant une année. Et l'année suivante c'est quelqu'un d'autre qui met la casquette.

JÉRÔME COLIN : Après on le reste à vie quand même, non ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, enfin ce n'est pas marqué sur mon front, et je crois que ça n'a pas beaucoup influencé ma vie intérieure. Peut-être d'avantage ma vie extérieure. Mais pas ma vie intérieure.

JÉRÔME COLIN



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

: C'était trop tard pour pouvoir encore vous corrompre. Vous étiez déjà trop adulte.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : On n'est jamais assez vieux ou assez jeune pour être corrompu. Ce n'est pas le problème. Mais c'est que... c'est une reconnaissance officielle, ce n'est pas très important. C'est plus important d'avoir l'estime de ses voisins, de rencontrer des gens sympathiques, de passer des bons moments dans l'existence. Les distinctions officielles c'est... ça a une certaine importance parce que ça donne une certaine sécurité, une certaine assurance, économique en particulier, pour les écrivains c'est assez important. Mais ça ne va pas beaucoup au-delà.

JÉRÔME COLIN : La récompense par exemple, dans la vie, ce n'est pas quelque chose qui a de la valeur ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ecoutez, c'est la question de savoir ce qu'on mérite et ce qu'on ne mérite pas. Mais on ne mérite rien. Il n'y a rien qui vous est dû dans l'existence mais ça fait toujours plaisir. Ça c'est vrai. Je me souviens d'une personne qui m'a demandé : est-ce que vous pensez le mériter ? Je n'ai pas pu lui répondre autre chose que : pourquoi pas. Ou bien j'aurais pu lui répondre, je ne sais pas si c'est Woody Allen qui disait à propos d'une distinction que non il ne méritait pas mais il avait aussi de l'arthrose et il ne la méritait pas non plus. Donc pouvoir dire quelque chose comme ça.

JÉRÔME COLIN : Joli mot d'esprit.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez son cinéma ?



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, beaucoup. J'aime son esprit, j'aime son sens de la répartie, son astuce pour se moquer des choses sérieuses, enfin pour nous faire sentir que ce qu'on prétend être sérieux n'est pas nécessairement sérieux et qu'en revanche des choses qu'on tient pour peu de choses sont finalement assez importantes aussi dans les relations qu'on a avec les autres. Oui, j'aime bien. J'aime bien que ce cinéma aussi ne soit pas un cinéma d'esbroufe et d'excès d'argent. Donc ça c'est toujours plaisant. Je me souviens que quand Godard a commencé à filmer il y avait des camarades de lycée qui me disaient : oh c'est formidable, on a l'impression que c'est simple de faire un film, qu'il suffit d'avoir une caméra 16mm, sortir et on filme n'importe quoi et ça devient un film. C'était un peu plus compliqué. Mais c'est vrai qu'il donnait ce sentiment d'aisance.

JÉRÔME COLIN : Une illusion.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, sans doute.

L'injustice règne complètement... dans la littérature, dans les prix littéraires, dans les choix des critiques. C'est tout le temps injuste !



JÉRÔME COLIN : C'est ce que vous faites aussi depuis 50 ans, nous donner l'illusion qu'écrire c'est facile, parce que...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est du travail en réalité...

JÉRÔME COLIN : Ben oui.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est vrai, c'est du travail. C'est 60 % de travail, 20 % d'inspiration et le reste c'est de la chance. Donc c'est vrai que le travail y est pour beaucoup.

JÉRÔME COLIN : La chance de quoi ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : D'être publié d'abord. C'est difficile d'être publié. Moi j'étais lecteur chez un éditeur, j'ai lu de très bons manuscrits qui n'étaient pas acceptés, donc ça tient un peu du hasard. Et Raymond Queneau, grand humoriste, qui était aussi lecteur aux éditions que je ne nommerai pas, était donc... disait que l'avantage c'est qu'il avait acquis une grande culture d'inédits. Parce que les inédits comptaient pour lui autant que ce qui était édité.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Et ça je crois que c'est vrai. J'ai lu des textes qui ne seront jamais publiés et qui m'ont marqué profondément. Autant que des livres qui avaient reçu un accueil de la critique et tout cela.

JÉRÔME COLIN : L'injustice.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ah oui l'injustice règne absolument, complètement dans ce domaine. Dans la littérature, dans les prix littéraires, dans les choix des critiques. C'est tout le temps injuste.

JÉRÔME COLIN : Dans nos vies aussi quand même.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ah, c'est vous qui le dites.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas cette impression ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : J'aurais cette impression si j'avais le sentiment qu'il me manquait quelque chose... Je crois qu'il ne me manque rien en réalité. Non franchement je n'ai pas un sentiment d'injustice. Ou alors ce serait



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

une injustice d'avoir dérobé aux autres ce qu'ils auraient pu avoir. Ça serait ce sentiment-là mais ce n'est pas un sentiment d'injustice.

JÉRÔME COLIN : Ca veut dire quoi « il ne me manque rien » ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ca veut dire que je n'ai pas l'impression qu'il y a quelque chose à quoi je pourrais aspirer que je n'ai pas eu. Je ne parle pas des récompenses ni de l'argent, mais de la capacité de faire ce que je veux, c'est-à-dire écrire. Ca a impliqué quelques sacrifices mais ils ne m'ont pas coûté. Je veux dire vivre pauvrement et réussir à survivre en écrivant ce n'est pas faire un sacrifice. Ou ce sacrifice ne coûte pas tant que ça. Donc là j'ai eu de la chance de ce point de vue. Et ça c'était de la chance vraiment, c'était d'avoir un prix littéraire très tôt qui a fait que je n'ai pas eu besoin de dire mais si je suis un écrivain, écoutez-moi etc... Donc ça c'était de la chance.

JÉRÔME COLIN : C'était en 1963 hein.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Rien d'autre que de la chance.



JÉRÔME COLIN : C'est marrant que vous ne trouviez pas des choses injustes. Vous ne trouvez pas injuste par exemple de ne pas avoir eu droit à une relation avec un père ? Vous ne trouvez pas ça injuste ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non parce que j'ai appris que ça lui avait coûté très cher aussi. J'ai compris après qu'il avait fait ce sacrifice et que ma mère aussi avait fait ce sacrifice, que ses enfants et ses parents à elle bénéficient de ces secours alors que lorsque la guerre a commencé il aurait fallu prendre un bateau et braver un petit peu les dangers de la guerre pour rejoindre mon père en Afrique sans être sûre que les Allemands qui étaient à côté n'allaient pas envahir l'Afrique. C'était une situation très difficile, un peu comme celle que connaissent les Syriens aujourd'hui ou peut-être les Egyptiens, c'est une situation où on ne choisit pas, on n'a pas à choisir, c'est ça ou c'est la mort, donc ils ont fait les bons choix et ces choix impliquaient des sacrifices. Donc c'est certain que pour mon père ça a été injuste de ne pas voir ses enfants grandir. Mais pour mon frère et moi ça n'a pas été ressenti comme étant injuste parce que par la suite, au moment où j'ai été en âge de comprendre, j'ai compris que ça avait été un choix difficile et qu'il avait fallu le faire.

Il y a un endroit du monde vraiment étrange, c'est Panama (...) et j'y suis resté trois ans à circuler !



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous naissez en 1940 à Nice, c'est le tout début de la guerre...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Oui en 43 les Allemands entrent à Nice. Jusque-là c'est les Italiens, ça se passe bien, ils sont drôles. Quand ma mère sort faire des courses ils portent ses sacs, et puis en 43 le Consulat américain fait parvenir un message comme quoi nous sommes citoyens britanniques et que mon père est médecin dans l'armée britannique et que nous risquons d'être déportés. Donc là il faut aller se cacher. Et là je pourrais garder le sentiment de l'injustice de cette époque, mais c'est une injustice qui a été ressentie par tant de personnes et de façon beaucoup plus cruelle par les enfants juifs qui habitaient à côté de là où on était dans la montagne, en fin de compte j'ai eu de la chance aussi. J'ai eu de la chance. Peut-être que j'ai un tempérament optimiste et que c'est pour ça que je ne sens pas l'injustice.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez toujours eu ?



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non j'étais assez sombre dans mes 20 ans. J'étais assez sombre. Pas candidat au suicide mais très proche de la dépression tout le temps, un sentiment de vide et je suis sorti de cette époque. Et la grande occasion que j'ai eu, là aussi une chance, c'était de rencontrer des Indiens dans la forêt panaméenne, qui vivaient dans des situations très précaires, pas beaucoup à manger, pas d'argent, aucun pouvoir politique, et qui malgré tout ont gardé une très grande force morale et étaient capables de résister et de maintenir leur mode de vie. Et ça m'a tellement bouleversé que j'ai pensé que c'était complètement absurde de ressentir quoi que ce soit de négatif par la suite. C'était une telle chance de rencontrer des gens comme ça que je m'en souviendrai toute ma vie.

JÉRÔME COLIN : Comment vous les rencontrez ? C'est en 1970.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, c'est un peu par hasard.

JÉRÔME COLIN : Vous avez 30 ans.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je finissais mon service militaire au Mexique, là aussi de la chance, comme je ne voulais pas aller dans l'armée j'ai demandé à faire un service civil...

JÉRÔME COLIN : On vous avait envoyé en Thaïlande en l'occurrence...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Où vous avez un peu fait péter votre gueule...et on vous a déplacé.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Vous êtes bien renseigné. Oui donc je suis envoyé au Mexique et au cours de ce service je rencontre un autre coopérant qui était au Pérou, qui m'a dit : il y a un endroit du monde vraiment étrange, c'est Panama. Parce que dans cette région il y a des populations indiennes qui vivent vraiment de façon très traditionnelle. Il m'a montré quelques photos. Ça ne m'a dit ni plus ni moins que des photos. Et donc je vais quand même à Panama, en allant au Pérou, j'allais lui rendre visite au Pérou, et donc je m'arrête à Panama parce qu'il y avait une escale obligatoire sur le trajet, dans un quartier qui s'appelle Marañon, qui est un quartier un peu mal famé, un quartier de marins, et du port de Panama, là je vois passer un groupe de jeunes, une vingtaine d'années, le visage peint mais habillés en lambeaux, portant des cheveux longs à la manière indienne. Ils m'ont paru venir d'un monde tellement différent et en même temps ils étaient si peu impressionnés par ce qu'ils voyaient, ils se mouvaient avec une telle aisance, que je me suis adressé à eux et je leur ai demandé d'où ils venaient et l'un d'eux m'a dit qu'ils venaient du Darién, donc de la forêt. Et il a ajouté : mais si vous voulez venir nous rendre visite on sera très content de vous voir. Je dis très bien, comment faut-il faire ? Il faut prendre un bateau et arriver dans un village qui s'appelle El Real, là il faut prendre une pirogue et naviguer pendant un ou deux jours. J'ai fait ça, j'y suis allé, j'ai pris une pirogue et je suis arrivé, j'ai retrouvé certains d'entre eux, ils m'ont accueilli très aimablement, très généreusement, j'ai passé une semaine à juste regarder. Et j'étais tellement étonné par le comportement, la générosité, la facilité de ces relations et l'absence totale de préjugés qu'ils avaient à mon égard que j'ai décidé de revenir et quand j'ai terminé mon service militaire je suis revenu, j'ai acheté une pirogue, un moteur de hors-bord, et je suis resté trois ans à circuler sur les rivières. Ça a été la période la plus enthousiasmante de ma vie. J'ai appris à naviguer sur les fleuves, j'ai appris à marcher dans la forêt, j'ai même appris à pister des animaux par l'odorat, enfin ça a été une vie très libre...



JÉRÔME COLIN : C'est incroyable parce que vous êtes universitaire...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Comme ça...

JÉRÔME COLIN : Auteur...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui universitaire...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Prix, donc à priori un intellectuel qui à 30 ans décide de se sortir de la société et passer trois ans à pister des animaux et apprendre à naviguer sur les rivières. C'est étonnant.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ecoutez, oui j'ai vécu oui de façon assez intellectuelle, c'est-à-dire assez aride, assez sèche, et sans beaucoup de relations avec les autres, et avec cet espèce d'écho que renvoie la page qu'on écrit, le sentiment d'entendre l'écho de ma propre voix me revenir et cette sorte de lassitude que l'on a entendre les mêmes refrains, les mêmes phrases et les mêmes mots qui se déchargent de leur sens, et j'avais besoin de quelque chose. J'aurais pu aller faire un séjour dans un temple bouddhiste au Japon, on m'avait proposé un endroit qui paraît-il était très bien, ou bien j'aurais pu aller chez les Chartreux, je ne sais pas, faire quelque chose comme ça, une retraite, mais là c'était facile d'accès, il n'y avait rien de religieux, il n'y avait pas de discipline, et j'étais libre de mes décisions donc ça me convenait beaucoup mieux.

JÉRÔME COLIN : Et si on se sent si bien dans quelque chose, d'avoir rencontré des gens qu'on peut appeler probablement des exemples, parce qu'ils avaient une vie qui était exemplaire pour vous, pourquoi on repart alors ?



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, non je pensais que je ne repartirais pas. Au bout d'un moment j'ai compris que j'étais aussi un poids pour ces gens. Parce qu'il fallait bien que j'apporte quelque chose en échange de ma présence insistante, et ce quelque chose au début c'était de la diversion, j'étais un peu comique, je les distrayais par mes comportements, par mes questions, parce que j'apprenais la langue et que je balbutiais leur langue et puis je la parlais un petit peu mieux, donc il y avait un véritable échange et ils me posaient des questions sur mes origines, sur comment ça se passait, comment on était là-bas, est-ce que c'est vrai qu'on y tue beaucoup les gens etc... Donc je répondais à tout ça et au bout d'un certain temps j'ai senti que malgré tout... je l'ai senti surtout à une occasion, le groupe des hommes était parti chasser, et je suis resté dans la maison avec les femmes, n'étant pas très capable de chasser, et à un moment donné, devant cette maison la rivière est traversée par un cerf et les femmes crient, elles me disent « fais quelque chose », et je reste là, qu'est-ce que je peux faire ? C'était de la viande qui passait après tout, donc il fallait agir. Et elles me donnent un fusil. Je tire et évidemment je rate l'animal. J'étais incapable, comme pour mon service militaire, j'étais incapable de mettre une balle dans la cible, donc incapable de tuer ce cerf, et les femmes se précipitent avec leur bâton et elles tuent le cerf dans la rivière. Ensuite elles ont raconté, tout le



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

monde a ri de mon incapacité, on m'a donné un morceau à manger, j'ai mangé de ce cerf comme les autres, mais je me suis dit vraiment je ne suis bon à rien, là-dedans, je suis un poids, ils n'ont pas beaucoup de viande et je suis là à manger un morceau qui aurait pu servir à quelqu'un. Et j'ai commencé à réfléchir sur le poids que je représentais et là l'enchantement passait un petit peu à ce moment-là. Je me suis senti inutile et j'ai senti que par ailleurs peut-être que je pourrais recommencer à écrire. Etre utile à autre chose. Et donc je suis reparti vers de nouvelles aventures qui étaient celles de l'écriture.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire que vous vous êtes mesuré à la nature et elle vous a mis KO. C'est ça ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Un peu ça. C'est un peu ça. Non j'ai passé ce moment, cette épreuve, j'en ai réussi des instants et j'en ai ratés d'autres, mais ça m'a surtout servi à mesurer les différences qu'il pouvait y avoir dans mon éducation... et dans tout mon être qui faisaient que je risquais d'être gênant. C'est pourquoi j'ai préféré mettre fin à tout cela.

JÉRÔME COLIN : Eux vous trouvaient gênant ou c'était vous ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ils ne me l'ont jamais dit, ils ne me l'ont pas fait sentir un instant. Je crois que c'était dans mon esprit. Et puis il y a eu cette période aussi, les derniers temps, à la fin de ces trois ans, les trafiquants de drogue ont commencé à rentrer dans la région, en venant de Colombie, et un jour que je me promenais avec quelques-uns de ces Indiens, en pirogue, les trafiquants m'ont vu et ils ont tiré un coup de revolver dans l'eau, juste à côté. Une façon de dire tu es de trop ici. Va-t'en. Tout cela s'est conjugué pour partir. Michaux a parlé très bien de tout ça dans « Ecuador ».

JÉRÔME COLIN : Henri Michaux ?

Le tout est de trouver un bon compagnon de route. Je n'en avais pas vraiment mais j'ai trouvé le bon compagnon de rencontre !



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Qu'il y a un terme aux voyages. Les voyages commencent et il faut qu'ils s'achèvent et le tout est de trouver un bon compagnon de route. Je n'en avais pas vraiment mais j'ai trouvé le bon compagnon de rencontre.

JÉRÔME COLIN : Là vous avez rencontré un homme qui vous a beaucoup impressionné non ? Là-bas.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. C'était un devin qui prenait du datura.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Le datura c'est... ça existe en Europe sous le nom de belladone. C'est une plante hallucinogène qui est utilisée assez couramment en médecine. L'effet principal c'est que ça dilate les pupilles mais ça donne aussi des visions. Et donc j'étais allé le voir pour qu'il me donne... qu'il m'initie à ce rite de divination. Donc j'ai rencontré quelqu'un de très étonnant, qui ne parlait pas beaucoup, un homme à peu près de mon âge, il avait une vingtaine d'années, il avait une telle conscience, une telle force de caractère qu'il m'a beaucoup impressionné. Il vivait avec sa famille, très modestement. Et quand il en était besoin, c'est-à-dire quand il y avait une nécessité de prédiction il prenait cette plante et là il avait des visions, il devinait ce qui causait la maladie, ou les perturbations qui atteignaient des personnes ou bien il les prévenait quand il y avait un risque de crues dans la rivière, un phénomène qui pouvait se produire, et il m'a beaucoup impressionné par sa force de caractère, sa modestie, son sens de la mesure. J'ai vraiment beaucoup aimé cet homme. Donc c'était un maître. Mais un maître sans temple et sans religion. Simplement un maître de l'esprit, quelqu'un qui contrôlait bien son esprit, et qui avait un grand charisme.

JÉRÔME COLIN : Ce que Michaux dit exactement, c'est quoi la phrase ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : A propos du voyage ?

JÉRÔME COLIN : Oui.



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je ne pourrais pas citer la phrase exactement. Je sais qu'il a dit du Gangotena les pires choses et il a terminé par « un bon compagnon de route tout de même ».

JÉRÔME COLIN : Tous les voyages ont une fin. C'est ça ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui les voyages ont une fin parce que l'exotisme a des limites, et l'étrangeté a aussi des limites.

JÉRÔME COLIN : Ça voudrait dire que définitivement on ne peut pas s'arracher de la culture dans laquelle on est né, malheureusement ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Malheureusement... Il faut le voir comme quelque chose de positif. On ne peut pas s'aliéner de cette culture mais on peut la transformer, on peut l'améliorer, on peut la modifier au contact des autres. C'est ce que je crois on fait très bien en Belgique.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ben c'est-à-dire que la Belgique c'est un lieu de rencontres de peuples venant de tous les coins du monde, c'est une ancienne puissance coloniale mais qui est revenue sur cette maladie juvénile et qui actuellement a ouvert ses portes à un grand nombre de peuples du monde et donc qui présente en Europe un exemple, sauf quelques exceptions, un exemple...

JÉRÔME COLIN : Vous faites un portrait assez rose hein.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non, je ne le fais pas rose puisque j'ai dit qu'il y a des exceptions. Je sais qu'elles existent. Mais tout de même, si on compare ce pays à d'autres pays de l'Europe Occidentale, la mixité sociale ne se passe pas trop mal. Avec sûrement des points noirs, que vous connaissez.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Donc c'est ça, l'idée c'est qu'on ne peut pas s'arracher à sa culture mais on peut transformer sa propre culture au contact de celle des autres. Et s'accommoder et se transformer soi-même. D'ailleurs les cultures sont en mouvement, il n'y a pas de culture fixe. Toutes les cultures sont des mouvements. Mais on ne le dit pas assez. Il faudrait le dire d'avantage.

Avant j'étais assez impitoyable... Je me sentais tellement mal que j'avais du mal à compatir avec qui que ce soit, pour quoi que ce soit !

JÉRÔME COLIN : Quand vous revenez du Panama et de ces trois années avec les Indiens, c'est pour écrire et vous savez que ça durera cette fois-ci l'envie, que le robinet est vraiment ouvert ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui c'est pour écrire et pour me marier aussi. Je me suis marié à ce moment-là. J'ai épousé une femme que j'aime beaucoup et qui a ajouté à cette expérience indienne cette proximité de l'amour qui me manquait et tout cela s'est conjugué pour me donner le goût de noircir le papier de nouveau.

JÉRÔME COLIN : Si l'amour est une chose à ce point importante, vous dites elle me manquait... pourquoi ce n'est pas, en tout cas l'amour des femmes pour les hommes et des hommes pour les femmes, pas le lien filial, pourquoi est-ce que ce n'est pas plus présent dans ce que vous écrivez ? On a l'impression que ce n'est jamais le sujet central, de vos livres.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Il n'est pas dit mais il y est.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Il faut le trouver, c'est tout. S'il n'y était pas je pense que je n'écrais pas ce que j'écris. J'écrais peut-être ce que j'écrivais avant. Ça serait plus sec, plus intellectuel, plus provocateur, plus violent, et là c'est plus... pas plus doux, ce n'est pas plus apaisé non plus, mais c'est plus ouvert peut-être. Je crois que j'ai acquis de l'expérience à Panama et de mon mariage acquis une ouverture d'esprit, une ouverture de cœur que je n'avais pas avant. Avant j'étais assez impitoyable, je crois. Je me sentais tellement mal je n'avais du mal à compatir avec qui que ce soit, pour quoi que ce soit. Maintenant je ressens d'avantage non pas la compassion qui est un sentiment peut-être un peu honteux, mais le partage, le goût du partage. Je n'aurais pas pu vous parler comme je le fais maintenant avant mon mariage et avant d'être allé à Panama. Ça aurait été impossible.

L'égoïsme des jeunes gens c'est difficile à mesurer. C'est incroyablement vindicatif et violent !

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui fait un jeune homme, allons-y utilisons un terme... qu'est-ce qui fait un jeune homme malheureux ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je crois que c'est l'égoïsme avant tout. C'est ce sentiment d'être le centre de tout et justement qu'il manque quelque chose pour que ce centre soit reconnu. L'égoïsme des jeunes gens, je ne sais pas si les jeunes filles sont égoïstes à ce point mais l'égoïsme des jeunes gens c'est difficile à mesurer. C'est incroyablement vindicatif et violent. Vous ne trouvez pas ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Si, c'est terrible.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ils sont le centre du monde.

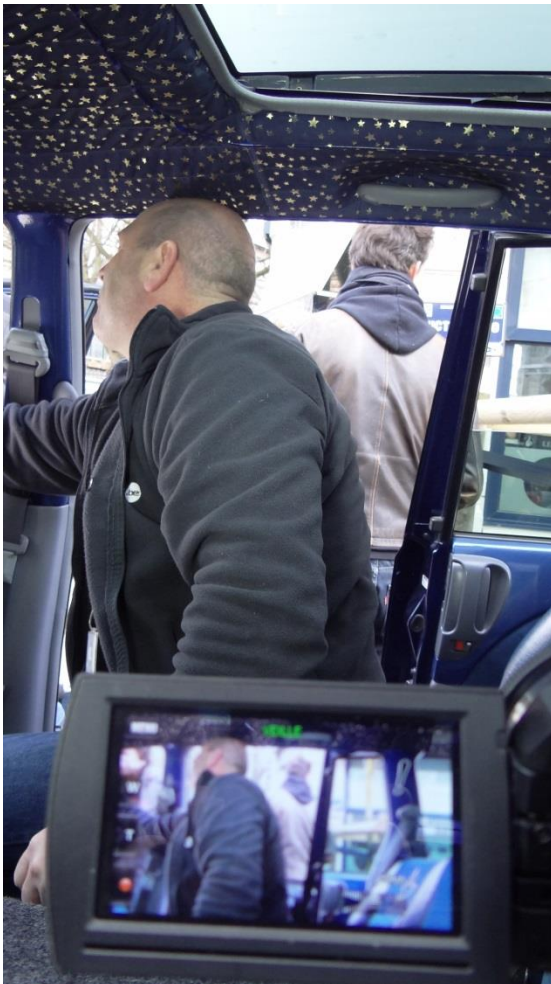
JÉRÔME COLIN : Je le constate notamment presque avec le sourire hein presque d'ailleurs, chez des ados, c'est dingue.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Vous avez été enseignant ?

JÉRÔME COLIN : Non.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est un métier difficile.

JÉRÔME COLIN : Non je n'ai pas été enseignant, je les admire.



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je trouve, je me pose la question, je me demande si c'est encore possible, d'enseigner.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui c'est sûrement possible mais c'est certainement un petit peu plus compliqué actuellement parce que la jeunesse a d'avantage de superbe et d'avantage de moyens de s'exprimer qu'elle n'avait auparavant. Cela dit, une fois qu'on a dit cela, on n'a pas résolu les grandes questions qui se posent à la jeunesse, qui est qu'est-ce que je vais devenir quand j'aurai fini mes études, est-ce que je vais trouver l'homme que je vais épouser pour une fille, la fille que je vais épouser pour un homme, est-ce que je vais pouvoir fonder une famille, est-ce que ça vaut le coup de fonder une famille, à quoi bon me marier si je dois divorcer après-demain, voilà toutes les questions... réussir sa vie professionnelle, sa vie sentimentale, c'est dur donc il y a des circonstances atténuantes à la jeunesse.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord. Et je trouve que l'école nous donne probablement un énorme coup de main pour la vie professionnelle. Pour toutes les autres questions extrêmement importantes que vous venez de poser, on a quoi à part des chansons et des livres ? Franchement.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Oui c'est vrai. Donc cet égoïsme forcé il s'explique peut-être par ça, c'est une réaction animale pour se défendre contre les attaques auxquelles on va être... dont on va être l'objet dans les années qui se préparent. Je veux dire les années d'adolescence et de première jeunesse qui sont difficiles.

La Maison d'Henri Michaux.



JÉRÔME COLIN : Vous savez en parlant d'adolescence, vous savez qu'Henri Michaux a vécu là.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non, non je ne connaissais pas sa maison bruxelloise. A quel étage ? Le sait-on ?

JÉRÔME COLIN : Dans toute la maison.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ah dans toute la maison.

JÉRÔME COLIN : Et il y a un truc très surprenant...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est cette porte qui est surmontée d'un haut-vent.

JÉRÔME COLIN : Oui.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est celle-là. Donc c'est un immeuble étroit.

JÉRÔME COLIN : Et il y a quelque chose de très surprenant c'est que dans la cave il y a encore un mur sur lequel il y a, vous savez, les petits traits que les parents font pour mesurer leurs enfants...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : D'accord.

JÉRÔME COLIN : Eh bien il y a Henri et son frère. Dans la cave.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est très surprenant.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, ça m'étonne beaucoup. Je savais qu'il n'était pas de Bruxelles...

JÉRÔME COLIN : De Namur.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je savais qu'il était de Namur, et je savais qu'il disait de son père qu'il s'effaçait comme une tache mais je ne savais pas qu'il avait vécu dans un immeuble de la Belle Epoque. Avec ce décor 1893. Donc lui-même était né en 96. Donc quand il a emménagé ici il avait 3 ans.

JÉRÔME COLIN : C'est un sommet de littérature pour vous Henri Michaux ? C'est LE sommet ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ecoutez, c'est un très grand créateur de mots, c'est un homme qui a dit les choses une fois pour toute. Il n'y en a pas beaucoup. C'est-à-dire que ce qu'il a dit on ne peut pas en changer un iota. C'est dit et c'est dit comme il le fallait. Et ça fait tellement contraste avec beaucoup d'écrivains qui disent... et redisent, et ressassent, et recommencent, et sont dans l'à peu près, lui n'était pas dans l'à peu près. Sauf quand il a décidé, comme il disait, de claquer la porte aux mots, c'est-à-dire de prendre son pinceau et de graver des signes...

JÉRÔME COLIN : Justement, il y a des peintures de lui. Je vous emmène les voir.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Merci.

RETOUR DANS LE TAXI.



Parce que moi en fait mon souci premier c'était de communiquer !

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je vois que vous avez une collection de Spirou.

JÉRÔME COLIN : Oui.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est assez étonnant.

JÉRÔME COLIN : Et de beaux hein

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Ce sont des vrais. Il y a Les Pieds Nicklés et Spirou.

JÉRÔME COLIN : Ça vous plaît ça ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui j'aime bien les bandes dessinées de cette époque. Il y avait une spontanéité... C'était... C'est très amusant. On avait l'impression que c'était tout le temps renouvelé, avec beaucoup d'inventions.

JÉRÔME COLIN : Vous avez voulu faire de la bande dessinée à un moment donné, quand vous étiez très jeune.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Absolument, oui, parce que moi en fait mon souci premier c'était de communiquer. Je ne communiquais pas bien oralement et donc quand j'étais en classe au lieu de suivre les cours je composais des bandes dessinées sur un cahier, je les faisais circuler, la classe était pliée en deux au fur et à mesure que ça circulait entre les rangs. Ca me rendait populaire et là j'étais content d'être populaire. Ca ce sont les récompenses des écrivains et des auteurs de bande dessinée, c'est d'avoir la réponse immédiate de leurs lecteurs.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Merci beaucoup de ce petit périple, de cette rencontre inopinée avec Henri Michaux. Je n'étais absolument pas préparé. Je n'aurais même pas imaginé qu'il ait pu vivre dans un endroit comme celui-là. Et une fois que je l'ai vu je ne peux pas imaginer qu'il ait vécu ailleurs.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est bizarre hein. Son appartement parisien avait quelque chose de beaucoup plus familial mais en même temps ça ne lui correspondait pas vraiment. Il était assez grand et les pièces étaient petites. Alors qu'ici tout est en enfilade, on a l'impression qu'on peut grandir indéfiniment.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est typique des appartements bruxellois d'ailleurs. Des maisons bruxelloises.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui c'est ce que me disait Emilie, que c'est caractéristique de la bourgeoisie bruxelloise.



JÉRÔME COLIN : Tant qu'on est dans les cadeaux, Jean-Marie, regardez, vous voyez le Petit Spirou là ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : Qui est ici.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ca appartient à un collectionneur qui vous aime beaucoup et il vous l'offre.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : AH !

JÉRÔME COLIN : Il s'appelle Michel Guthier.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ah oui, eh bien je le remercie beaucoup. J'ai lu beaucoup Spirou, j'avais commencé par un abonnement à Tintin, et très rapidement je me suis orienté vers Spirou qui me semblait plus inventif. Qui était moins moraliste que Tintin.

JÉRÔME COLIN : C'est une de nos fiertés belges.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Les deux, aussi bien Tintin que Spirou.

JÉRÔME COLIN : Oui.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Et Bob De Moor et qu'est-ce qu'il y avait d'autre ?... Les Aventures de Monsieur Lambic.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui une grande partie de la bande dessinée vient d'ici.

JÉRÔME COLIN : Peyo, Franquin... Gaston Lagaffe.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui les personnages de Franquin aussi. C'est vrai que c'était une époque étonnante.

J'ai compris que je n'offrais pas le visage qu'il fallait !



JÉRÔME COLIN : On reprend un petit peu le cours de la discussion de tout à l'heure, on parlait de ce qui faisait, ou de ce qui avait fait dans votre cas en l'occurrence un adolescent pas bien dans sa peau, et même un adulte, jeune adulte avant Panama, pas intégré socialement.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui je pense que c'était le côté mauricien parce que je me souviens, la première fois que j'ai été conscient que j'étais mauricien c'est que...

JÉRÔME COLIN : Parce que vos ancêtres viennent de l'île Maurice.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui nous sommes du côté de mon père et de ma mère nous sommes mauriciens, mon grand-père était de Maurice, mon père était de Maurice, ma mère était née à Paris mais c'était un peu par accident, et donc c'est en revenant d'Afrique, j'ai réintégré la scolarité française, je suis rentré en 7^{ème} et de camarades de classes sont venus et m'ont dit : pourquoi tu souris tout le temps ? Et là je ne savais pas quoi dire, je leur ai dit ce n'est pas un sourire, c'est une grimace parce que j'ai un peu mal... Je n'arrivais pas à expliquer que c'est un usage chez les Mauriciens, c'est d'offrir toujours un visage souriant, une espèce de prévention pour tous les malheurs qui peuvent vous arriver. Donc j'affichais ce visage souriant alors que je n'avais pas vraiment de raisons particulières de sourire, l'éducation de mon père était assez stricte, assez sévère, je n'avais pas énormément d'amis, nous n'avions pas beaucoup d'argent parce que la pension que recevait mon père quand il a terminé son service à l'armée c'était très minime. Une partie devait être payée par le Nigéria et finalement n'était pas payée, donc il n'y avait pas



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

vraiment de raisons d'être souriant. Donc là j'ai compris que je n'offrais pas le visage qu'il fallait. Et je me souviens d'être rentré, d'avoir essayé de me faire des rides sur le front pour avoir l'air soucieux parce que je pensais que comme ça je ressemblerais aux autres. Et tout cela... Après dans l'éducation aussi, l'éducation mauricienne, c'est une éducation extrêmement archaïque avec toujours beaucoup de distance et beaucoup de politesse, on ne devait pas utiliser de gros mots, on devait offrir l'image d'un gentleman parfait. Tout ça physiquement ça a été difficile à surmonter, difficile en tout cas à changer. Et après ça... L'identité mauricienne aussi c'était important parce que appartenir à cette partie du monde, enfin une grande part de moi-même est originaire de là, voulait dire être originaire d'un pays où il n'y a pas beaucoup de développement, être d'un pays qui connaît des difficultés économiques, qui ne règne pas sur la planète, que personne ne connaît. Surtout à l'époque, on ne savait pas, quand je disais Maurice les gens me répondaient oui, Saint-Maurice. Saint-Maurice c'est un quartier de Nice. On ne savait pas où c'était. Et même encore aujourd'hui les gens me disent : vous qui venez des Iles Maurice. Alors qu'il n'y en a qu'une. Souvent je reçois des critiques, enfin on m'adresse des critiques en disant que j'ai un goût pour l'exotisme, je suis une sorte de chevalier redresseur des torts avec un goût pour l'exotisme. Ce n'est pas vrai. Je ne veux redresser aucun tort. Et pour moi l'île Maurice ce n'est pas exotique. Parler, je ne sais pas, des lalos, ce n'est pas exotique, mon père en faisait tout le temps, je mangeais du lalo. Mais si j'utilise le mot lalo on dirait que je suis en train de faire l'intéressant avec un mot exotique. Mais non. Donc ce sont ces petites choses qui s'accumulent et qui vous font sentir autre mais enfin si je compare à ce que d'autres, provenant d'autres communautés doivent ressentir, ce n'est rien du tout. Mais tout de même. Je m'amuse à dire parfois que je suis un immigré de la seconde génération, parce que mon père était né à l'étranger, avait une carte de séjour, donc... en fait même de la première génération puisque mon père était un immigré qui venait d'arriver. Et je me souviens quand il allait au commissariat pour faire renouveler sa carte de séjour, il revenait toujours, il racontait les gens avec qui il était, il était au milieu de gens qui venait du Maghreb ou d'Afrique, il avait discuté avec eux, il revenait avec un petit peu d'enthousiasme parce que tout à coup il avait rebaigné dans une ambiance un petit peu plus exotique justement que celle dans laquelle il vivait.

J'ai ressenti à un certain point une forte hostilité, autant de ma part que de mon père. Nous nous confrontons sans arrêt !

JÉRÔME COLIN : Quand vous naissez votre père travaille en Afrique où il est médecin en l'occurrence, etc... puis en 1948 vous avez 8 ans, pour la première fois vous partez et vous allez rester 1 an là-bas, c'est ça ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui un peu plus, pratiquement 2 ans, je suis revenu un peu avant mes 10 ans...

JÉRÔME COLIN : Et c'est là que vous découvrez et votre père, et l'Afrique.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : Qui va être une sacrée rencontre. Mais votre père, on vous en a parlé j'imagine, vous lui écriviez, est-ce que vous avez rencontré l'homme que votre mère vous avait vendu ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ma mère n'était pas très descriptrice, elle n'avait pas fait de portrait, j'avais vu des photos, je n'avais pas fait très attention, et la première fois que je l'ai vu j'ai été saisi parce qu'il me semble qu'il portait des lorgnons. J'en ai parlé après à ma mère qui m'a dit « c'est bizarre ». Mais après j'ai compris, il devait avoir perdu les barres de ses lunettes sur le côté, il les avait rafistolées de telle sorte que ça tenait plus ou moins. C'est comme ça que je l'ai vu la première fois. Ça m'a un peu épouventé. Ces verres absolument ronds qui semblaient tenir comme ça sur le nez, il avait un profil assez aigu avec un nez très aquilin, et donc il y avait quelque chose d'un oiseau dans sa physionomie. Ça, ça m'a saisi.

JÉRÔME COLIN : Mais l'homme vous a plu ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ecoutez, il s'est montré tout de suite très stricte parce qu'avec mon frère nous avions conçu l'idée d'éveiller son intérêt en mettant du poivre dans son thé. Il n'a pas apprécié du tout et là il nous a fait la



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

chasse avec un bâton à la main et donc nous avons compris qu'il ne fallait pas plaisanter avec cet homme-là. Il était très strict.

JÉRÔME COLIN : Vous avez raconté toute cette histoire dans « L'Africain ».

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui, pas dans le détail mais j'ai raconté en effet qu'il était strict et que pour lui aussi ça a dû être assez dur de voir débarquer chez lui deux garçons âgés de 8 et 9 ans ½, parfaitement indisciplinés parce qu'élevés par des femmes...

JÉRÔME COLIN : Ça veut dire quoi ça ?



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ben par des personnes indulgentes. Mon grand-père et ma mère, surtout ma mère était très indulgente, et qui n'avaient pas l'autorité nécessaire, ma grand-mère parfois la montrait mais rarement, elle avait acheté un fouet, mais elle ne s'en servait pas. De temps en temps elle montrait le fouet et elle disait : vous en aurez si vous continuez. On se calmait un peu. Mon grand-père aussi était très indulgent. Nous avons été élevés un peu comme ce que décrit Radiguet dans « Le diable au corps », comme si nous étions en vacances. La période de la guerre, lui il parlait de la guerre de 14, il disait : c'était une période de vacances parce qu'il n'y avait plus d'hommes. C'était un peu ce sentiment que nous avions, d'être des petits rois dans un univers où nous allions faire la loi. Et je crois que nous nous y entendions assez bien pour faire régner une certaine terreur, donc mon père a dû mettre le holà à ces choses, avec la discipline de fer de l'armée britannique, ça marchait bien.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous n'aviez pas écrit que carrément c'était votre ennemi ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui j'ai senti parfois ce... je crois que j'aurais eu vraiment besoin d'un père affectueux et qui me montre je ne sais pas, les fleurs, les papillons, enfin ce que font les pères habituellement, plutôt que d'un homme autoritaire. Donc j'ai ressenti à un certain point une forte hostilité, autant de ma part que de la sienne. Nous nous confrontions sans arrêt. Ça, ça été un peu pénible je crois surtout pour ma mère, qui aimait beaucoup cet homme-là et qui ne comprenait pas ces tiraillements. Mais je parlais à Vargas Llosa qui me racontait exactement la même chose. Que son père avait été absent pendant très longtemps, qu'il avait été élevé par des tantes et que du coup il était également le roi. Peut-être que c'était cette époque, parce que nous sommes du même âge lui et moi.

JÉRÔME COLIN : Ce qui ne vous a pas empêché finalement de pousser tout droit quand même.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui mais bon, j'ai connu cette autorité assez jeune, ce n'était pas facile, et je pense que, quand je comparais avec ce que les autres vivaient, il me semblait peut-être non pas de l'injustice, mais il me semblait que ça aurait été bien que ça se passe autrement. Après ça on se fait une raison. Et puis par la suite j'ai compris comme c'était difficile pour lui aussi, comme il lui avait manqué... ces années de guerre lui avait manqué... il n'avait pas vu sa famille grandir. Il n'avait pas suivi tout ça.

JÉRÔME COLIN : On est obligé de pardonner à son père ou à sa mère sinon... ou justement on ne pousse pas droit si on garde tout ça ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je ne sais pas si ça s'est posé à moi comme une question de pardon, c'était autre chose. C'était une question de comprendre plus qu'une question de pardon. Après, je crois que s'il revenait je serais capable de lui dire ce que je pense. Je serais capable d'insister sur tous les points qui n'ont pas été bons. Je ne les ai pas oubliés ces points-là. C'était surtout les punitions physiques. Parce qu'en France ça ne se faisait pas. Les châtiments, les coups de canne sur les jambes, c'était très difficile à supporter. Parce que c'était dans un milieu où ça ne se pratiquait pas. En Angleterre ça se pratiquait. Par la suite j'ai été prof dans un collège dans la région de Bristol en Angleterre, et là il y avait des châtiments corporels qui se pratiquaient, donc j'ai vu une société où ça se faisait, et une société où ça ne se faisait pas, c'était la société française.

JÉRÔME COLIN : Il n'y a pas longtemps j'ai été sur le derrière, c'était la « journée internationale de la fessée ».

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui on m'en a parlé. Ça paraît du folklore.

JÉRÔME COLIN : Ça paraît un peu du folklore effectivement.

Je ne fuis rien... j'essaie de lancer des amarres sur des endroits !



JÉRÔME COLIN : L'Afrique, ce premier voyage à 8 ans c'est finalement le début de tout quoi. Parce qu'en fait on n'en a pas parlé mais vous n'allez jamais cesser de bouger. Les Etats-Unis, la Thaïlande, l'Asie, la Corée, enfin partout. L'Amérique du Sud bien sûr. C'est le point de départ ? Ça veut dire en fait je serai partout mais pas ici ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non ce n'est pas ça, ça a été le seul voyage de ma vie, voyage qu'on fait et dont on ne reviendra jamais, qu'on sera changé pour toujours. J'ai fait mes adieux à ma grand-mère, c'était déchirant, c'était



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

comme si nous partions pour l'autre monde, nous n'allions jamais nous revoir. Et les circonstances ont fait que j'ai dû revenir...



(Voiture de police)

JÉRÔME COLIN : Ils sont là pour nous protéger.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Mais c'était le seul voyage que j'ai fait dans l'idée d'un voyage à l'ancienne, on part pour ne pas revenir. Un peu comme autrefois mes ancêtres avaient quitté Maurice pour ne jamais revenir en Bretagne. Donc c'était un peu ça. Après j'ai bougé, j'ai surtout changé de résidence, j'ai résidé au Mexique, aux Etats-Unis, un peu partout comme ça, mais de longues périodes, plutôt pour des raisons économiques, parce qu'il y avait une possibilité de travail aux Etats-Unis, parce qu'il y avait une possibilité de faire une recherche au Mexique, donc là c'était dans un but un peu défini et je ne bougeais pas beaucoup, j'allais à un endroit au Mexique, je connais Zamora, qui est une ville de 60.000 habitants, Raona qui est la ville voisine de 20.000 habitants, et c'est tout. J'ai un peu vécu à Mexico mais très peu donc je ne connais pas vraiment le monde et j'aime bien aller dans un endroit et y rester un certain temps, apprendre, m'accoutumer à l'endroit, devenir une part de cet endroit, avoir des voisins, des amis, des commerçants du quartier, j'aime bien ça.

JÉRÔME COLIN : Oh oui.

JÉRÔME COLIN : Mais c'est fuir partir tout le temps ? Bouger tout le temps ? C'est fuir ou pas ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ça serait fuir si je partais d'un endroit. Mais en réalité je n'ai jamais en dehors de cette période de mon enfance que j'ai passée entièrement à Nice, parce qu'après la guerre nous y étions, en revenant d'Afrique nous y sommes revenus, mes grands-parents y vivaient, la question ne se posait pas. C'est un peu comme la maison que nous venons de voir. Mes parents n'avaient pas de maison, ils louaient, mais c'était là et ça ne pouvait pas être ailleurs. Il y avait tous mes secrets d'enfant, mes patins à roulettes, tout était là. Donc là je ne me posais pas la question. Après quand j'ai atteint l'âge adulte, c'est-à-dire en fait l'âge du service militaire puisque ça marquait l'entrée dans le monde adulte, à partir de là je ne suis plus jamais retourné vivre dans cet endroit. Et j'ai



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

vécu donc une partie du temps aux Etats-Unis, puis après au Mexique, puis de retour aux Etats-Unis. Je me suis marié, j'ai vécu... j'ai eu une maison et cette maison se trouve être d'abord au Mexique, ensuite aux Etats-Unis. Je ne fuyais pas d'endroit.

JÉRÔME COLIN : Parce qu'il n'y en avait pas.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Parce qu'il n'y en avait pas. Parce que l'endroit fondamental de base ça aurait été l'Ile Maurice, ça aurait été de retourner à Maurice, mais je n'y étais pas né, je n'avais pas de raison vraiment d'y retourner.

JÉRÔME COLIN : Et là vous habitez où ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Depuis quelques temps je suis un peu moins aux Etats-Unis, j'y passe 4, 5 mois, et le reste du temps je vis à Paris et puis je me déplace un peu, comme ici pour venir en Belgique. Je ne fuis rien. J'essaie même au contraire peut-être même de m'accrocher à quelque chose. J'essaie de lancer des amarres sur des endroits.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Parce qu'à un moment il est temps ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non. Parce que les voyages deviennent difficiles. Lassants. Les avions tombent et les aéroports sont insupportables. Parce que je ressens un besoin je crois de dire ça ce serait l'endroit où je resterais maintenant pour les quelques dernières années de ma vie. Et puis j'oublie....

JÉRÔME COLIN : Donc à un moment il est temps.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Peut-être. Oui vous avez raison, peut-être qu'à un moment donné il est temps.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ben c'est vrai...

JÉRÔME COLIN : C'est important de savoir... oh c'est moche, de savoir où ça va être la fin ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non je disais ça par espèce de boutade mais ça serait terrible. D'ailleurs je ne souhaite pas d'avoir une pierre tombale ni rien de ce genre, j'aimerais bien disparaître en fumée. Non je ne pense pas vraiment à ces choses mais bon c'est qu'ayant vécu aux Etats-Unis, ayant vécu au Mexique, je vis un peu plus en Chine maintenant. On m'a proposé d'y habiter de façon permanente mais comme mes filles sont à Paris c'est un peu loin tout de même. Je ne sais pas, en fait pour l'instant je suis dans l'entre deux, dans l'incertitude. Je ne sais pas si je vais réussir à jeter une amarre ou si je vais continuer à dériver. Ça ne me déplairait pas de continuer à dériver, si ça ne gêne personne.

Professionnellement je n'ai pas de profession puisque je ne considère pas qu'écrire ce soit une profession !

JÉRÔME COLIN : Vous vous rendez compte du... je vais dire c'est un luxe et en même temps ça implique plein de solitude, plein de doutes, mais...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est un luxe...

JÉRÔME COLIN : Le mouvement. Vous avez une vie en mouvement.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. C'est un luxe pour les gens qui sont fixes. Mais après ça vous avez beaucoup de personnes qui viennent d'ailleurs, qui sont en mouvement, c'est pas du tout un luxe pour ces personnes, je crois qu'elles aimeraient mieux rester chez elles et réussir leur vie. Donc c'est un luxe et ça n'est pas un luxe. Ça serait un luxe complètement si je vivais à l'hôtel. Comme certaines personnes l'ont fait. Mais je ne sais pas si je souhaiterais ça.

JÉRÔME COLIN : Mais vous qui avez... qui êtes né en 40, qui avez plus de 70 ans maintenant, et qui avez à ce point réfléchi, à ce point écrit, est-ce que vous êtes arrivé quand même à, pas des conclusions, mais à des intuitions sur ce qu'il y a d'essentiel ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Pour moi ça se résumerait à écrire, et à être un bon citoyen et un bon père de famille, donc c'est déjà pas mal. Professionnellement je n'ai pas de profession puisque je ne considère pas qu'écrire ce soit une profession. Si c'est une profession elle est un peu bizarre. *(Il fait signe à des gens)*. C'est une professions, elle



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

est un petit peu pas une vraie profession tout de même. D'ailleurs maintenant, depuis quelques temps quand je dois remplir des fiches de police, avant je ne savais pas, homme de lettres, écrivain ça me gênait un peu de mettre ça, maintenant j'ai trouvé, retraité.

JÉRÔME COLIN : Vous mettez ça ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. J'ai l'âge, donc du coup j'en profite. Comme ça on ne me pose plus de questions.

JÉRÔME COLIN : Pas mal.



JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Parce que la police, quand vous entrez aux Etats-Unis, en France ce n'est pas trop le cas, mais ça les intrigue de voir sur votre passeport des tas de tampons qui viennent de Jordanie, Corée, Chine, pays d'Afrique, donc ils me disent mais qu'est-ce que c'est votre activité ? Alors je dis maintenant : je suis retraité et je profite de la vie.

JÉRÔME COLIN : Très bien.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Là il n'y a plus de questions, c'est fini.

JÉRÔME COLIN : C'est mignon. C'est marrant parce que quand on vous demande ce qui est essentiel, la première chose qui vient, c'est ça.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est écrire.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui.

JÉRÔME COLIN : Mais en quoi c'est à ce point essentiel ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Parce que c'est certainement l'indice d'un déséquilibre et qu'en écrivant, tout à l'heure j'en parlais avec Jean Jauniaux, il disait ça doit être comme de marcher. Effectivement quand on marche on est en déséquilibre, on met un pied en avant pour ne pas tomber et je crois que dans le cas de l'écriture c'est un peu comme ça. On jette encore une ligne pour ne pas tomber, pour garder son équilibre, pour rester conscient, ou pour avancer peut-être, mais au départ il y a ce besoin de faire arriver des mots, ces mots impliquant des choses et des souvenirs, de la mémoire et des sensations, de façon à rattraper peut-être ce qui fait défaut, ce qui pourrait faire défaut dans la vie. C'est complexe. Mais un écrivain chinois avait bien répondu à ça, c'était je crois au moment de



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

l'enquête surréaliste, pourquoi écrivez-vous ? Et ce romancier, on lui avait posé cette question, il avait répondu, si je ne m'abuse hein : parce que la belle vie est trop courte. Et ça me semblait pas mal. Parce que ça voulait dire que la vie est belle, on profite de la vie à chaque instant, mais cet instant de jouissance de la vie c'est très court. Le présent est très court donc il faut le figer avec des mots, revenir dessus, comprendre, et en jouir encore. Et faire partager si possible cette jouissance aux autres. Donc ça serait peut-être un début de réponse.

JÉRÔME COLIN : Ca veut dire que la vie est insuffisante ou quoi ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Elle est trop courte mais elle est belle. La belle vie est trop courte. Après Becket avait une réponse beaucoup plus monosyllabique en quelque sorte, il avait répondu : bon qu'à ça. Pourquoi écrivez-vous ? Bon qu'à ça ! C'est très bien aussi.

JÉRÔME COLIN : Au moins il y a moins de discussion.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. Et effectivement je crois que pour moi c'est un peu comme ça aussi. Bon qu'à ça. C'est-à-dire ne me donnez pas à faire autre chose, je vais rater. Je ne veux pas dire que je réussis forcément ce que j'écris mais...

JÉRÔME COLIN : Quand même, c'est bon.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je me sens plus content d'écrire que par exemple de dessiner. J'ai fait des bandes dessinées mais je n'étais pas content de moi, je n'arrive jamais à faire les mains correctement. Les mains c'est ce qu'il y a de plus difficile dans les bandes dessinées. Et les pieds aussi. C'est là qu'on peut mesurer qu'on est un bon dessinateur, enfin quand il s'agit de transcrire le réel, si on arrive à réussir ses mains et ses pieds.

J'ai fait un petit film aussi, un court-métrage !

JÉRÔME COLIN : Et le cinéma ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui aussi...

JÉRÔME COLIN : Ça vous a attiré on dirait parce que est-ce que vous n'êtes pas apparu jeune dans un film ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : J'ai fait de la figuration...

JÉRÔME COLIN : C'est ça hein.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Mais j'ai fait un petit film aussi, un court-métrage. Ça a été un moment très amusant de ma vie, Bernard Pivot m'a confié une équipe avec une caméra, à Nice, à l'époque j'habitais encore Nice, et il m'a dit : filmez ce que vous voudrez. J'ai dit : quelle durée ? Il m'a dit : ce que vous voudrez. Donc j'ai décidé de filmer pendant la durée d'une des trois Gnossiennes de Satie. Ça fait trois minutes. C'était court. Ça m'a pris trois jours pour faire ces trois minutes. Nous avons loué une voiture décapotable, américaine, nous avons une caméra, c'était des grosses caméras encore, il y avait donc un caméraman, preneur de son, et nous parcourions les rues de Nice et des environs et de temps en temps je leur disais : arrêtez-vous et filmez ceci. Alors ils filmaient. Je leur disais : vous avez bien le bon angle ? Je regardais, non ce n'est pas ça, et on recommençait. Ça a fait une suite d'images. Ensuite ils m'ont invité à faire le montage à Paris. Ça se faisait encore à la main, sur une table. Donc j'ai fait ce montage, ça m'a passionné, parce que j'ai vu qu'avec plusieurs heures de rushs d'images, il fallait en tirer trois minutes, donc il y avait énormément de chutes, et une fois que le montage était fait et qu'on y ajoutait la bande son d'Erik Satie, ça devenait vraiment un film avec un sens. J'ai été stupéfait par cet exploit. J'avais réussi à faire un film.

JÉRÔME COLIN : C'est génial hein. Tony Gatlif a fait un film sur « Mondo » non ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui un bon film d'ailleurs. Il a filmé dans la région niçoise avec des acteurs amateurs, dont un clochard d'origine anglaise, qui était un très bon acteur, il a réalisé ce film, j'ai bien aimé ce qu'il a fait. Bon il n'y a pas eu vraiment de suite à ce film. De temps en temps il y a des boîtes de production qui envoient... pour acheter, des options...

JÉRÔME COLIN : Sur vos romans.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Alors ça bloque les droits pendant un certain temps puis le film ne se fait pas. Ca retombe dans le domaine non public mais dans le domaine possible.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est un regret ? Vous voudriez plus voir vos romans adaptés au cinéma ? Passer à la moulinette de cette chose ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oh ça serait peut-être amusant mais je ne suis pas sûr que ça me plairait vraiment complètement. Je crois que ça serait autre chose et que je pourrais le voir sans penser que c'est tiré d'un de mes livres. Y compris le livre de Tony Gatlif... le film de Tony Gatlif, qui est un développement sur une nouvelle assez courte, dans lequel il a apporté beaucoup de lui-même.

J'ai eu des visions, certaines épouvantables et d'autres très jubilatoires !



JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre ceci si vous voulez. Vous pouvez l'ouvrir. Il y a une petite phrase à l'intérieur.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Merci.

JÉRÔME COLIN : Et comme je ne sais pas lesquelles ce serait gentil si vous pouviez les lire.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : J'ai pris le premier. « Tristesse du réveil, il s'agit de redescendre, de s'humilier, l'homme retrouve sa défaite, le quotidien », Henri Michaux.

JÉRÔME COLIN : Joyeux ! Henri Michaux.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ça ressemblerait plutôt à, je ne sais pas, du Cioran. Quelque chose comme ça.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est ça, c'est un peu désabusé, oui tout à fait.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est très désabusé. Je crois qu'il a eu cette période, cette période difficile.

JÉRÔME COLIN : On le voyait tout à l'heure, les peintures, elle expliquait, Emilie, qu'il y a eu toutes ces peintures après la mescaline, vous parliez tout à l'heure de ce devin aussi, est-ce que vous c'est des choses, par exemple au Panama que vous avez expérimentées et qui vous ont aidé à débloquer des choses ou quoi que ce soit ou le chamanisme, ou vous êtes resté loin ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Non j'ai pris du natura, sous la surveillance de Colombia, j'en ai pris trois fois. La première fois ça ne m'a absolument rien fait, la deuxième fois ça m'a fait dormir, et la troisième fois ça m'a réveillé et j'ai eu des visions, certaines épouvantables et d'autres très jubilatoires, et en même temps tout à coup à un certain point, c'est Colombia qui me l'a raconté, je suis devenu agressif, ça a révélé la part d'agressivité en moi et il



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

m'a fait boire du jus de canne, du jus de canne à sucre, parce qu'en augmentant la teneur de sucre dans le sang on dilue assez rapidement le... enfin c'est du glucose, on dilue rapidement l'effet de la drogue. Mais j'ai vu quand même.... les choses qu'il m'a montrées. J'ai vu la maison de l'araignée, j'ai vu le village des esprits, et vraiment je les ai vus clairement, avec mes yeux, de l'autre côté de la rivière, un endroit occupé par la forêt, j'ai vu les formes des maisons avec des sortes de flammes qui brûlaient dans ces maisons et à un certain moment certaines de ces flammes traversaient la rivière et se dirigeaient vers moi. Donc j'ai eu les visions qu'il m'a données à voir. J'ai partagé des mythes que je ne connaissais pas, simplement par la transmission de la pensée. Parce qu'il y a une substance qu'on appelle la télépathine qui a été isolée par des chercheurs américains, qui généralement est transmise par les champignons hallucinogènes, mais cet effet peut-être produit aussi par le datura stramonium. Donc j'ai eu ce... mais je ne l'ai fait qu'une fois, et j'ai tellement redouté cette perte de contrôle de la colère qui m'avait envahi au point qu'on avait dû me lier les poignets et me donner à boire du sucre que j'ai pensé que c'était préférable de ne pas recommencer et donc je n'ai pas recommencé. Mais ça m'a tout de même beaucoup marqué d'apprendre que les mythes de cette population avaient un fond de réalité. Ou du moins que dans un certain état d'esprit on pouvait les voir, les voir vivre.

JÉRÔME COLIN : Parce que ce que vous avez vu c'est ce qu'il vous avait expliqué.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ce n'est pas ça, il n'avait rien dit, mais quand il m'a demandé ce que j'avais vu et que je lui ai raconté, il m'a dit oui ça je le vois souvent, c'est la maison de l'araignée qui se trouve ici, j'ai trouvé l'arbre qui porte des yeux, oui il y en a un ici à côté qui me regarde, j'ai vu le village des esprits, là il m'a montré, oui c'est là-bas. Et j'ai dit en effet, c'était là-bas. Donc nous avons partagé, sans la parole, des souvenirs ou des, je ne sais pas, une mémoire antérieure. C'était difficile de dire ce que c'était. Mais ce sont ces choses étranges qui n'ont pas d'explication.

Tour & Taxis !

JÉRÔME COLIN : Ecoutez, vous m'avez demandé de vous emmener quelque part, alors je vous ai emmené quelque part. Un endroit étonnant de Bruxelles ;

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. C'est un champ de course ?

JÉRÔME COLIN : Pas du tout. Ça s'appelle Tour et Taxis.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ah !

JÉRÔME COLIN : C'est l'ancienne gare de triage et de dédouanement de Bruxelles ;

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : D'accord.

JÉRÔME COLIN : Elle est là d'ailleurs, elle est encore là.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est un beau bâtiment.

JÉRÔME COLIN : Oui. C'est magnifique. Il y a des arbres qui ont poussé à l'intérieur. Malheureusement ils sont en train de massacrer l'endroit comme ils le font d'habitude, mais avant c'était une immense plaine ici, il n'y avait rien. C'était génial.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Et qu'est-ce qu'on va faire ici ?

JÉRÔME COLIN : Alors ici je pense que la gare ils vont la garder, parce qu'elle est là depuis des années, et ici, Tour et Taxis, il reste de grands hangars vides etc... il y a un festival de musique que se passe chaque année, qui s'appelle Couleurs Café, il y a aussi une espèce de hall d'expositions, de foire, par exemple le Salon du Livre se passe ici.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui. C'est bien.

JÉRÔME COLIN : A Bruxelles.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est bien, c'est la sécurité que ça ne va pas être mis par terre, ça va rester.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Il reste, je vais vite aller vous montrer tant qu'on est là, il reste des hangars assez incroyables qui étaient les gares de triage et de dédouanement où on stockait tout ce qu'il y avait à dédouaner. Et c'est resté intact par exemple.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Orson Welles aurait aimé tourner ici.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, c'est magnifique. Il y a des artistes qui viennent en résidence, ce genre de chose.



JÉRÔME COLIN : Ah vous êtes curieux.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : J'aimerais avoir un mot de Michaux qui me fasse rire.

JÉRÔME COLIN : Il n'y en a pas je crois. Regardez toujours.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Si, ce n'est pas de Michaux, c'est un proverbe africain, « La joie n'est pas de toujours rire ». Ça c'est bien.

JÉRÔME COLIN : C'est beau ça hein ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Oui c'est bien.

JÉRÔME COLIN : Et c'est tellement vrai. Ça rejoint très fort ce que vous disiez tout à l'heure quand vous essayiez de vous faire de rides pour paraître normal.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Je vais laisser ça pour votre prochain passager. Chacun de vos passagers a le droit de puiser...

JÉRÔME COLIN : Chacun de nos passagers a le droit de puiser dans les bonbons.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Dans le bocal à proverbe.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est magnifique ces endroits.

JÉRÔME COLIN : C'est beau hein. Ils accueillent pas mal de... là je pense que c'est les Baladins du Miroir mais je n'en suis pas sûr, mais des troupes de cirque, etc... qui viennent faire des résidences ici...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : L'Afro Beat ce serait parfait ici. Le rock africain. L'Afro Beat.

JÉRÔME COLIN : Et bien figurez-vous que le festival qui a lieu c'est ça, c'est vraiment un festival de musique, ce qu'on appelle les musiques du monde.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Ou Ziggy Marley.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Il est venu ici.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Il est venu ?

JÉRÔME COLIN : ... c'est à ça que ça sert.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : C'est bien, Bruxelles a encore des beaux espaces.

JÉRÔME COLIN : Il en reste.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : J'aime beaucoup cette ville dans laquelle il y a une sorte de désordre artistique qui se développe.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue. En même temps elle n'a pas du tout été respectée.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Mais qu'est-ce qu'on aurait pu faire, parce que c'est une ville qui est sans cesse en mouvement, qui se construit et se déconstruit. Je n'aime pas les villes qui respectent trop le patrimoine parce que ça finit par donner un sentiment d'angoisse, les immeubles qui sont immuables.

JÉRÔME COLIN : Alors vous devez vite partir de Paris parce que...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Paris c'est charmant. Il y a des belles banlieues quand même aussi à Paris, si on veut voir des espaces... Ça rappelle un peu la Défense, à l'époque où Godard tournait à la Défense.

JÉRÔME COLIN : Ça ressemblait à quoi ?

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Il tournait dans des flaques de boue, des bâtiments à moitié détruits et d'autres à moitié édifiés.

JÉRÔME COLIN : Je vous laisse ici finalement alors. Vous vouliez aller quelque part...

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : Merci.

JÉRÔME COLIN : Ce fut un plaisir. Merci beaucoup à vous.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : J'espère reprendre votre taxi très souvent.

JÉRÔME COLIN : Ah ben écoutez, vous êtes le bienvenu quand vous voulez.

JEAN-MARIE G. LE CLÉZIO : A bientôt.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup, au revoir.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec JMG Le Clézio sur La Deux